



Soirée inaugurale

Alexandre Hugues
Cahors, le 29 juin 2017

Que vous dire à partir de la notion de rencontre ?

Je vais essayer en partant du binaire bien / mal d'articuler une argumentation sur la rencontre qui pourrait pousser à l'invention.

Dans les cercles psy, mais pas seulement, on entend parfois les termes de « mauvaise rencontre », désignant par-là, pour quelqu'un, d'avoir eu affaire à un autre qui lui aura voulu ou fait du mal.

Est-ce à dire qu'à l'inverse, une « bonne rencontre » ce serait d'avoir affaire à un ou une qui nous voudrait du bien ? Probablement que non. Les exemples sont nombreux dans la grande histoire comme dans celle de parcours individuels où celui qui œuvre pour le bien d'un autre, voire au nom du bien commun, en arrive de toute la légitimité de ses bonnes intentions à générer le pire. En institution, ce sont par exemple les témoignages fréquents issus des pratiques avec le public des personnes âgées ou celui des handicapés mentaux. Ces situations où, peut-être plus que pour d'autres, les professionnels décident à la place de celles et ceux qu'ils accompagnent. Décisions qui peuvent se traduire par le forçage alimentaire pour les uns, ou l'obligation de la douche quotidienne pour les autres. Là où pour le sujet qui est « pris en charge », celui qui lui veut du bien devient alors une mauvaise rencontre.

J'aurai tendance à considérer que si ces témoignages sont si fréquents, c'est qu'ils ne relèvent pas uniquement d'un sadisme individuel plus ou moins défensif face à la difficulté des situations, (pour autant que cela puisse exister), mais plutôt d'une disposition à œuvrer pour le bien, voire pour un idéal, cet idéal pouvant trouver sa forme la plus aboutie et la plus déviant dans ce qui s'appelle un protocole : la même chose pour tous en toutes circonstances en tant que garantie face à tout risques potentiels.

Au-delà de la question des protocoles, le fait d'envisager que vouloir faire le bien peut amener à faire le mal peut sembler conduire à une sorte de contradiction ou d'impasse. L'ensemble des professionnels rassemblés ici ce soir interviennent à n'en pas douter dans des situations complexes où se déploient de très grandes souffrances avec l'intention à minima d'apaiser ou de protéger, donc d'une certaine façon, sur un plan moral, de faire le bien. Mais pour la plupart d'entre nous, nous savons que cet élan ne peut pas s'économiser un travail personnel ou collectif de mise à distance et de mise au travail de ce qui conditionne en nous notre façon de faire, voire notre volonté de faire. Ainsi, quelques empêcheurs de faire le bien en rond peuvent ponctuellement tenter de venir faire valoir quelque chose de l'ordre de la subjectivité auprès

des professionnels, dans un double mouvement : qu'est-ce qui se joue qui ne se pense pas du côté de celui que j'accompagne et qu'est-ce qui se joue aussi de mon côté dans ce qui me conduit à vouloir quelque chose à l'autre. Ces modalités, de type analyse des pratiques, contrôle ou autre supervision, peuvent être des rencontres qui au détour d'un questionnement permettent de prendre une petite distance sur nos intentions. C'est une façon parmi d'autre, pour autant que la démarche se distingue de soutenir des injonctions de « bonnes pratiques ».

Je pourrais continuer un moment sur cette tension binaire entre bien et mal qui risquerait de ne pas produire d'écart, bien que cela me permettrait avec une pointe de cynisme bienveillant de plomber un peu la soirée en soulignant à grands traits ce qu'il y a de suspect à vouloir aider, soigner, accompagner. D'abord en me faisant sarrien et en rappelant que *l'enfer c'est les autres*, ou en vous parlant de ce que je travaille à l'occasion dans d'autres instances et qui amène à considérer qu'il y a un fondement paranoïaque de la relation à l'autre dans les rapports humains, ou encore que nous sommes, du fait de l'inconscient, structurellement étranger à nous même, ce qui nous conduit à la plus grande difficulté à accepter ce qu'il y a d'étranger à soi chez l'autre et ainsi à être tous racistes.

Si je faisais cela, il me faudrait ensuite déployer toute mon énergie pour arriver à faire entendre la suite de mon propos qui se veut plutôt positif et consiste à dire que tout n'est peut-être pas si sombre.

Tout n'est peut-être pas si sombre parce qu'à condition de s'en saisir, il y a une place pour un autre discours que celui des normes et des démarches qualités qui tend à ignorer ou à circonscrire l'expression de ces dimensions humaines particulières. Faire entendre cet autre discours en institution, participe d'une démarche politique. Dit autrement, soutenir la dimension de l'inconscient en institution participe d'un engagement, parfois d'un combat. En 1967 Lacan lançait cette petite phrase « L'inconscient, c'est la politique », ce qui, me semble-t-il, est particulièrement d'actualité. Assumer de soutenir une position politique en institution peut impliquer une certaine mise en difficulté et peut aussi exacerber les résistances.

Pour autant qu'il ne faille pas se résigner, l'enjeu politique ne se déploie pas seulement en institution mais avant tout dans la cité où soutenir un point d'éthique peut se décliner sur une modalité plus pacifique en faisant offre. Le paradigme se renverse en proposant un discours qui ne demande rien, mais fait invitation. Renversement qui, par le fait de ne rien vouloir à l'autre, produit ici l'écart nécessaire à l'impasse du binaire bonne ou mauvaise rencontre puisqu'il se décale d'une intention à la faveur d'une invitation.

Et faire invitation peut conduire à toutes sortes d'inventions. Des inventions qui dans leur façon d'accueillir laissent place à la surprise, qui n'évaluent pas, ne classent pas, ne rédigent pas de rapports, n'exigent pas tout un ensemble de prérequis à la rencontre.

Faire invitation, proposer un espace, pourrait par exemple permettre de subvertir l'enjeu de la demande. Si la démarche de pousser la porte d'un psychanalyste est sous-tendue par différents niveaux de demande, celui de proposer un espace d'accueil et de rencontre où simplement venir s'humaniser me semble être une façon de procéder qui de la rencontre peut peut-être permettre l'émergence d'une demande. Autrement dit, il se pourrait que cultiver une disponibilité plutôt que de vouloir quelque chose à l'autre puisse avoir des effets de ré humanisation pour les sujets en marge de tout lien social.

Des initiatives dans ce sens existent déjà dans des départements voisins. Les spécificités du territoire lotois m'interrogent sur le type d'invention peut-être nécessaire pour passer d'un « faire invitation » à un « aller vers ». Deux rencontres me poussent à considérer qu'il pourrait être nécessaire « d'occuper le terrain ». Je pense à un éducateur travaillant dans un CMPP implanté dans un quartier dit sensible de Toulouse. Avec l'accord de l'institution il s'est aménagé un temps en dehors des murs du CMPP, au cœur du quartier, pour y faire offre de discussions, parfois d'informations, mais aussi de jeux avec les enfants et d'un lien avec les familles. Au-delà de l'amélioration de la cohabitation entre les professionnels du CMPP et les habitants du quartier, des demandes se sont autorisées pour des enfants en grande difficulté dont les parents ignoraient même l'existence ou les compétences du CMPP. Je pense aussi à la remarque d'une étudiante en école d'éducateur, originaire de Marseille, qui sur la question de la radicalisation avait pointé le fait que les prêcheurs occupent des espaces où plus personne ne va. Des espaces d'isolement et de précarité où en effet, la vacuité du politique laisse la place à des discours pouvant conditionner les pires rencontres comme les meilleurs.

Ces deux exemples, relatifs à des contextes ultra urbains peuvent néanmoins inviter à considérer quelques points communs avec la configuration rurale du territoire lotois, en particulier sur le principe d'isolement. Isolement professionnel, isolement social, isolement associé à différentes déclinaisons de précarité. Autant d'enjeux propices à l'invitation, à l'invention, à la rencontre.